



UN COQ ATTELE

Mme O. J. Plomes de Luvaine, Iowa, possède un troupeau de volailles cochinchinoises dans lequel se trouve un coq géant. Elle a eu l'idée d'entraîner ledit coq dans la voiture dans laquelle son bébé se promène à l'air.

LA VICTOIRE

Notre Délégation.

Tout faisait prévoir que la délégation partie dimanche dernier pour Indianapolis dans le but d'inviter l'Association des Manufacturiers à se réunir à la Nouvelle-Orléans, l'an prochain, nous reviendrait triomphante.

Notre ville a eu, en effet, que lutté très vive à soutenir entre deux villes, Pittsburg et Toledo, avec lesquels il fallait compter. Mais, partie dans l'intention de remporter la victoire, notre délégation composée comme elle était d'hommes influents, ne s'est jamais laissée gagner par le découragement, et plus les efforts de ses concurrents étaient persévérants, plus les siens redoublaient d'activité, et quand est venu le moment pour la convention de se prononcer, c'est alors qu'il a été facile de constater que les représentants de notre ville avaient fait œuvre de Troyens.

Un ouvert de la séance d'hier, le maire, M. Paul Capdevielle qui était à la tête de la délégation, dans un discours fort applaudi, a fait l'invitation au nom de ses concitoyens et après lui, M. Porch a prononcé un discours, y faisant ressortir tous les avantages qu'aurait l'Association à se réunir dans la Cité du Croissant, le centre de toutes les activités commerciales et industrielles du Sud.

C'est donc chose entendue, la prochaine réunion de l'Association aura lieu ici, à semblable époque, l'année prochaine, car on lira plus loin une dépêche nous annonçant que le vote a été décidé ainsi.

Nous en félicitons la délégation que nous avons envoyée à Indianapolis; elle a fait œuvre utile et notre population lui en tiendra compte.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 17 avril 1902, Max, Min, and P.M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 17 avril.—Indications pour la Louisiane.—Temps ouvert vendredi; beau samedi dans la partie sud, ondées et plus frais au nord; vents variables.

AURELIEN SCHOLL.

Aurélien Scholl, le célèbre journaliste et duelliste dont nous avons annoncé hier la mort à Paris, était né à Bordeaux le 13 juillet 1833. Fils d'un notaire, il eut à peine achevé ses études au collège de cette ville qu'il se tourna vers la littérature et vint à Paris, où il se jeta sans réserve dans le journalisme agressif de l'époque.

Il fit ses premières armes en 1850, dans le "Corsaire", qui fut supprimé en 1852. Il prit part alors à la rédaction du journal "Paris", fondé par le comte de Villedeuil, puis à celle du "Mousquetaire", d'Alexandre Dumas, de "l'Illustration" et, pendant quatre ans, à celle de "l'Éclair" hebdomadaire. Dans l'intervalle, il fonda ou reconstitua le "Satan", en 1855, et la "Silhouette", avec M. J. Nozais.

Enfin, il se sépara du "Figaro", où il avait longtemps rédigé, sous ce titre: "Les Couilles", une satire hebdomadaire très remarquée, pour faire concurrence au journal de M. de Villemessant en créant "Le Nain Jaune". Il fonda ensuite "Le Club", "Le Jockey" et "Le Lognon", 1869, revue satirique hebdomadaire, dont un des premiers numéros lui attira, sur la plainte du comte de Bismarck, son beau-frère, des poursuites en diffamation. La vie littéraire de M. Aurélien Scholl était, d'ailleurs, toute remplie de polémiques, d'affaires, de duels, d'incidents enfin, qui, grâce aux échos de la petite presse, eurent souvent le plus grand retentissement.

On n'a pas fait moins de bruit de son mariage avec Miss Irène Perkins, fille d'un des riches brasseurs de Londres, mai 1866, et des procès auxquels il donna lieu l'année suivante. La série de ses affaires et duels de journaliste s'est ouverte en 1890, à propos de ses articles relatifs aux démolitions de la duchesse de Chaulnes avec son mari, et s'est close par un duel avec le comte Albert de Dion au mois de janvier 1894. Collaborateur de "l'Événement" depuis 1872, un moment rédacteur en chef du "Voltaire", et en 1883 de "l'Écho de Paris", M. Scholl, décoré de la Légion d'honneur le 8 février 1878, fut promu officier le 12 juillet 1894.

Il a publié un certain nombre de volumes dont la plupart ont été formés avec les scènes, les nouvelles, les satires, les fantaisies, les articles de circonstance, que sa plume a semés dans tant de journaux. Tels sont: "Lettres à mon domestique" 1854; "Les Esprits Malades" 1855; "Denise", histoire bourgeoise, en vers, 1857, souvent réimprimée, notamment en 1863, avec ce sous-titre: "Historiette Villageoise"; la "Folre aux Artistes", petites comédies parisiennes; 1858; "Olaude le Borgne" 1859; les "Mauvais Instincts," "Histoire d'un premier amour" 1870, dont une 2e édition porte pour premier titre: "Hélène Hermann" 1863; "Les Amours de Théâtre" 1863; "Aventures romanesques" 1862; "Scènes et Mensonges parisiens" 1863; "Les Gens tarés" 1864; "Les cris de Paon" 1866; "l'Outrage", 1866; "les Nouveaux Mystères de Paris" 1867; "les Petits Secrets de la Comédie" 1867; "Dictionnaire féodal" 1869; "la Danse des Palmiers" 1873; "les Amours de cinq minutes" 1875; "le Procès de Jésus-Christ" 1877; "les Scandales du jour" 1878; "Fleurs d'adultère" 1880; "l'Orgie Parisienne" 1882; "Mémoires du trottoir" 1882; "Fraits défendus" 1883; "le Roman de Follette, choix de nouvelles, 1886; "l'Esprit du Boulevard" trois séries, 1886; "les Fables de la Fontaine" filtrées par Aurélien Scholl" 1886; "Paris en caleçon" 1887; "Paris aux cent coups" 1888; "l'Amour appris sans maître" 1891, etc.

M. Aurélien Scholl a aussi donné un certain nombre de pièces au théâtre: "Jaloux du Passé", comédie en un acte, Odéon 1861; "Singularités de la foudre", en collaboration avec M. Théodore de Laugnac, théâtre Déjazet 1863; "la Question d'Amour" avec M. Paul Bocage, Gymnase 1864; "les Chânes de Fleurs", comédie en un acte, Vaudeville 1866; "l'Hôtel des Illusions", vaudeville en un acte, 1869, avec M. Flor O'Squarr; "le Repentir", comédie en acte, 1876; "On demande une femme honnête", 1877, avec M. V. Koning; "le Nid des autres", comédie en trois actes, avec M. A. d'Artois, 1878, etc.

ger, Lemercier de Jauville, Luchon Morel, Bézier, Cavalhon, Valade et Cassiers. De toute part, on se mit en quête d'aérostats et l'on dressa la liste de ceux qui pouvaient être utilisés immédiatement: en tout sept ou huit mauvais ballons, ayant servi dans les ascensions foraines, et dont les enveloppes dévornées étaient percées de trous inquiétants. A ce lot lamentable vint s'ajouter un ancien ballon de Napoléon III, l'Impérial, que l'on dut, après plusieurs tentatives, mettre au rancart.

L'administration des postes aériennes était fondée. Le 23 septembre, les Parisiens assistèrent au départ du premier ballon. M. Wilfrid de Fonvielle, que nous avons vu récemment, en a fait le récit suivant: —Le "Neptune" se détacha de la place Saint-Pierre, à Montmartre, comme une bombe et se dirigea tout droit dans la direction où tonnait le canon prussien.

"Une foule considérable s'était massée au pied de la butte que couronnaient alors des mesures et des jardins et qui présentait une pente raide, un talus formidable raviné par les eaux. Jamais acclamations plus enthousiastes ne sortirent de poitrines humaines. L'air vibra sous le choc des clamours qui surgirent, dès que des milliers d'yeux virent que la nacelle se séparait du sol.

"Parisien et Parisiennes s'attroupaient dans les carrefours et regardaient le "Neptune" qui flottait au-dessus des Prussiens.

"De la nacelle tombait une pluie de petits objets qui tourbillonnaient dans l'espace. Oubliées des cartes de visite cornées, qu'en véritable boulevardier, l'aéronaute, M. Durand, envoyait à M. de Bismarck. En voyant le "Neptune", passer triomphalement au-dessus de sa tête, le chancelier de fer entra dans une indicible colère.

"Le brave capitaine effectua sa descente dans les environs d'Evreux, après une traversée de plus de quatre heures. Dans la nacelle du "Neptune", on avait empli environ 30,000 lettres, qui avaient été ramassées dans les boîtes de Paris.

La réussite de Darraof suscita dans Paris un enthousiasme indescriptible. Des ateliers aérotactiques furent créés à la gare du Nord et à la gare d'Orléans. On y travaillait fébrilement. Le public parisien, qui ne perd jamais une occasion de rire et de plaisanter, même dans les circonstances les plus tragiques, s'égayait et faisait queue devant les bureaux de poste, où d'immenses boîtes portaient cette inscription:

BOITE AUX LETTRES PAR BALLON MONTÉ.

Les départs des ballons se succédaient à des intervalles plus ou moins espacés, mais enfin les assiégés pouvaient maintenant communiquer avec la province. Chacun de ces départs attirait une foule immense et anxieuse qui suivait du regard, avec quelle émotion! les évolutions de l'aérostat dans l'espace. Bientôt le ballon diminuait, ressemblait à un point noir qui s'effaçait dans l'immensité. Et des poitrines oppressées partait ce seul cri: "Vive la France!"

Le 7 octobre, l'Armand-Barbès, conduit par le pilote Trichet, partait de la place Saint-Pierre, emportant dans sa nacelle MM. Gambetta et Spuller. Ce fut une minute inoubliable. Les couleurs nationales flottaient sur l'aérostat qui monta rapidement dans les airs, sous les regards de toute la population. Le ballon, après avoir été assailli par une vive fusillade partie des avant-postes allemands, alla atterrir en pleine forêt, près de Montdidier. Des paysans aidèrent MM. Gambetta et Spuller à sortir de la nacelle. Tous deux gagnèrent Amiens, d'où par la voie ferrée ils se rendirent à Tours.

Deux nouvelles expéditions partirent le 12 octobre: le "Louis-Blanc", conduit par Parrot, qui opéra sa descente en Belgique; puis, le "Washington" monté par l'aéronaute Bertaux, et deux autres passagers, M. Lefèvre, chargé d'une mission importante et le colonophobe Van Kosbecke mort il y a quelques mois et qui eut l'idée, le premier, d'utiliser les pigeons voyageurs.

Deux jours après, le "Jean-Bart" traversait à son tour les lignes ennemies. Dans sa nacelle avaient pris place MM. Raou, Fraud et Albert Tissandier. L'aérostat emportait 400 kilos de dépêches. Il descendit quelques heures plus tard, près de Nogent-sur-Seine.

Cinq ballons tombèrent entre les mains des Allemands. Ce furent: le "Daguerre", la "Bretagne", montée par l'aéronaute Cuzon et trois passagers, aux environs de Verdun; le "Gallée", conduit par le marin Husson, près de Chartres; et le "Général Chanzy", qui alla s'échouer en Bavière.

Deux aérostats se perdirent en mer: le "Jaouart", piloté par le marin Alexandre France, et le "Richard Wallace", monté par le soldat Lacaze, qui alla sombrer en vue de la Rochelle.

Deux plaques en marbre blanc, l'une à la gare du Nord, la seconde à la gare d'Orléans, rappellent le souvenir de ces deux héros obscurs.

Pour mieux tromper la surveillance de l'ennemi, on décida de faire partir le ballon la nuit. Le premier aérostat qui inaugura la série de ces départs nocturnes fut le "Général Ulrich" qui s'éleva au milieu d'un épais brouillard, avec une cargaison de dépêches et de rapports secrets.

M. de Fonvielle partit à son tour, dans la nacelle de l'"Egalité", qui, après une course vertigineuse, alla se perdre près de Bruxelles. Le hardi voyageur eut une violente fièvre. Le ballon passa au-dessus du fort de la Fère, qui défendait les environs de Soissons et que les Allemands étaient en train de bombarder avec acharnement.

Un départ qui mérite d'être signalé, c'est celui du "Lavoisier", parti de Paris le 22 décembre, emportant, avec le pilote, un seul passager: c'était M. Raoul de Boisdeffre, qui était chargé d'une importante mission auprès du général Chanzy. M. de Boisdeffre devait, en effet, annoncer au général Chanzy que Paris cesserait d'avoir des vivres le 29 janvier et que le moment d'agir était venu. Le "Lavoisier" descendit sans encombrement à Beaufort, département de Maine et Loire.

Sur les 64 ballons qui quittèrent Paris pendant les cinq mois de siège, 57 purent accomplir leur mission, 5 tombèrent au pouvoir de l'ennemi et deux tombèrent dans l'Océan. Ces 64 aérostats emportèrent, indépendamment des pilotes, 91 passagers, 363 pigeons voyageurs et 9,000 kilos de lettres et dépêches représentant à peu près trois millions de missives.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

"Helle Bill" attire toujours la foule au Crescent. Hier, en matinée et le soir, il y avait encore une très belle salle.

Il en sera de même jusqu'à la fin de la semaine. Cet heureux théâtre aura sa saison aussi galement qu'il l'a comblée.

ST. CHARLES OMPHEUM.

L'Orpheum continue à faire défiler devant un public enchanté la longue série de ses artistes de tout genre, comédiens, chanteurs, instrumentistes, acrobates—les quatre Colina, les cinq Noses, la troupe Barrow, Misses L. Dresser et M. Pierson et autres amateurs de même genre.

Il en sera ainsi jusqu'à dimanche soir. Alors nous apparaîtront une autre série d'artistes plus intéressants encore, il est possible, que ceux qui se font applaudir actuellement devant la rampe.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe Baldwin-Melville achève en ce moment une des plus brillantes semaines de la saison, grâce à la production de "The Golden Giant Mine", un des drames les plus populaires du répertoire moderne.

Aujourd'hui, grande matinée; il y aura foule. Dimanche, changement de spectacle et première d'une reprise qui sera, croyons-nous, fort heureuse, car il s'agit d'une des meilleures productions de Wm. Gillette, "All Comforts of Home". Ce titre seul rappelle un public de délicieux souvenirs. La pièce a tenu l'affiche avec succès dans toutes les villes du Nord et à la Nouvelle-Orléans. A cette époque de l'année, le chœur de "All Comforts of Home" est très heureux.

L'Hôpital des yeux. Douzième réunion annuelle. Séance intéressante.

La douzième réunion annuelle de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge a eu lieu mercredi dernier, à huit heures du soir dans la bâtisse de l'Hôpital; y assistaient MM. Frank Becker, président; G. W. G. Vincent, secrétaire; Charles Garvey, Justin F. Dechaud, Arsène Perillat, W. L. Oberlin, Wm P. Burke, T. H. LeRoy, L. E. Jung, J. F. Coleman, A. Leong, J. Aldige, E. V. Boyle et S. W. Wada.

M. J. T. Hayden, du comité de finances, dit que les recettes de l'Association durant l'année se sont élevées à \$10,134.58.

Le Dr de Rosales a fait une proposition qui a été longuement discutée, à l'effet d'acquiescer un site sur lequel l'Association ferait construire un bâtiment moderne; le bâtiment actuel étant occupé, est absolument insuffisant et ne répond pas aux besoins d'un hôpital de l'importance de celui des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge. Le comité en chef, M. L. R. Jaquet, était à son poste.

Une lettre du maire de la ville est lue où l'auteur exprime ses regrets de ne pouvoir assister à la séance.

Les rapports des divers officiers sont lus. Dans celui du secrétaire, il est dit que 5,095 patients ont été reçus à l'Association; qu'il y a été donné 37,983 consultations et que 864 opérations chirurgicales y ont été faites.

Le trésorier accuse en sa possession une somme de \$3,721.94 à la date du 31 décembre 1901.

Il est alors proposé que le président soit autorisé à nommer un comité de 10 membres chargé de compléter...

Feuilleton L'Abelle de la N.O. LA GRIFFE D'OR. GRAND ROMAN INEDIT Par Georges Maldares. DEUXIEME PARTIE LA PREVENUE. II

à personne. —C'est très honnête... Ainsi donc, monsieur, à demain... Dans une quinzaine, j'habiterai Paris si nous continuons la cure, vous serez moins loin à aller. —Oh! c'est si près, Assièrès. Le boulevard Malesherbes est encore plus près. —Vous vous installez boulevard Malesherbes? —Dans la partie tranquille, près l'avenue de Villiers. —Oui, fit la jeune femme, mon beau-père a loué, dans la maison du docteur Vallier. —La maison du drame, fit Pavinia. —Est-ce que vous connaissez le docteur Vallier? fit M. de Tillière, interrogant à la fois du regard les deux confrères. —Nous l'avons connu à l'hôpital, répondit le premier, Morisset. —Sans être intimes, ajouta Pavinia. —Le comte les dévisagea encore un instant, l'un et l'autre. On eût cru qu'il allait parler. Sa bouche entrouverte se ferma. En silence, il marcha de son pas pénible vers la porte. La médecine pouvait avant qu'il y arrivât. Dans l'antichambre, il reprit le bras de son domestique. La vicomtesse venait derrière eux. Au bout du palier elle dit: —Puisque nous devons nous

separer, j'ai bien envie d'entrer chez M. Cameron. Le vieillard regarda la porte devant laquelle il se trouvait. —Ah! ah! votre architecte... Entrez, entrez... vos affaires sont vos affaires, vous êtes libre. —Alors, monsieur, à ce soir. —A ce soir, madame. Et la vicomtesse poussa de son index ganté, le bouton de la sonnerie placée sous la plaque de marbre, de la porte de jeune architecte. Le docteur Pavinia, refermant la sienna, laissée légèrement entre-bâillée. —Que va-t-elle faire en face? fit-il, trouvant derrière lui son associé, ou plutôt son futur associé, car la fondation de leur clinique n'était encore au fond qu'à l'état de projet. —Elle a peut-être une maison en construction, répondit celui-ci. —On en réparation... —En tout cas, elle m'a l'air casée. Ils rentraient dans le grand cabinet, confortable et sévère, dont l'aspect en imposait aux visiteurs. —Où est votre femme, ajouta Morisset, en plongeant les mains dans ses poches, et se mettant à arpenter la pièce. —Allons! fit Pavinia, tu as déjà jeté sur elle, ton dévolu. —Pourquoi pas?... Un homme qui cherche à se marier, le jette tout de suite... quitte à

voir après... Elle n'est pas mal, hein? —Non... l'air plutôt canaille. —Ce qui porterait à croire, que ses titres et qualités ont été aussi bien trouvés dans sa corbeille de nece, que dans ses langages... —Cela l'importe peu... —Oh! nullement, pourvu que la femme me plaise, et qu'elle ait de la galette. —Où est-elle en avoir. —Je le crois. Pavinia, frottant sa moustache, répéta: —Oui, pas mal... pas mal... Son ancien concubine d'hôpital se mit à rire. —Ah! ça... est-ce que tu penses à me couper l'herbe sous le pied? —A te couper l'herbe sous le pied? —A me souffler ma vicomtesse. —On croirait que tu as déjà fait ta demande? —Non... Mais si un jour je la faisais... Le Corne lui appuya une main sur l'épaule. —Dors sur tes deux oreilles, je ne te soufflerai pas ta vicomtesse ni une autre. —Et si tu l'hypnotises, si tu la suggestionnes, ce ne sera pas pour la rendre amoureuse... de toi? —Non... Mais pour la jeter dans tes bras... à toi, Morisset, qui veux l'empêtrer d'une femme.

—Ajoute: qui a le sac! —Je pense bien que tu ne ferais pas cette bêtise dans d'autres conditions? —Et alors, tu ne t'enchaînerais même pas dans celles-là? —Moi, je l'ai fait ma profession de foi: une ambition démesurée, un besoin ansif de jouir, mais surtout un soi inextinguible de gloire, la volonté d'arriver par mes propres moyens... C'est la grille de la Renommée plutôt que la grille d'or qui me saisit, qui m'accroche à ma tâche, en même temps que le besoin de sonder le mystérieux l'inconnu de notre être moral... Puffné que ce peut avoir celui-ci sur notre être physique... Cela me passionne... —Oui, tu es avant tout un chercheur, un expérimentateur, un savant... Lui continua, ne paraissant pas avoir entendu: —J'exécute l'humanité, et je voudrais la voir plus forte, maltrise de l'imprévu, débarrassée des faiblesses qui la font l'esclave du hasard... Ma haine ne vient que du mépris dans lequel je me tiens moi-même... Nous sommes des jouets, alors que nous devrions être des maîtres... N'avons-nous donc en nous aucune force nous donnant cette domination, qui semblerait notre raison d'être? Morisset était revenu s'asseoir devant le bureau, où il travaillait tout à l'heure.

—Dis donc, on peut fumer une cigarette, il ne te reviendra personne? Le Corse fit tomber sur lui son regard noir. —Et l'autre se mit à rire. —Tu ne m'hypnotises pas, moi, tu sais... Je suis réfractaire, comme beaucoup... comme la grande majorité... Tu ne la tiens pas encore dans ta main, l'homme... —Malheureusement... Fame, puisse pour toi c'est tout, la cigarette... la cigarette et une femme qui aura le sac... Pour ma part j'ai un autre objectif... —Je dirai presque, hélas! car avec ton objectif, ta vie n'est pas drôle. —Pardon, j'éprouve d'intimes satisfactions, qui me font oublier mes échecs... —Ah! mon cher, un homme qui méprise l'apôtre n'est pas heureux... —Il est au contraire bien au-dessus des autres... Celui qui sacrifie à la nature sans conserver de cette concession même le souvenir, est supérieur à l'individu qui abaisse sa mentalité au niveau d'un acte physique... —Alors, pour toi, s'attacher à une femme est une faiblesse? —La pire... Je l'ai eue, j'en parle en connaissance de cause... Et je pense que si, tôt ou tard, Jacques Pavinia se laisse reprendre par quelque amour, ce sera un homme à la mer. —Parce que sans doute chez

toi, comme chez toutes les natures extrêmes, la passion ne se manifeste que violente et accompagnée. —C'est ainsi qu'une fois du moins elle s'est manifestée. —Oui, tu as aimé. —J'aimai peut-être toujours... —Sans espoir! —Ah! oui, certes, sans espoir, son visage prit une bizarre expression, une de ces expressions complexes, qui ne livrent rien à l'examen le plus inquisiteur, le plus perspicace. —Puis ses traits tourmentés se détendirent. —Une douceur passa dans son regard. Et, tout en allant sa cigarette, Morisset l'entendit murmurer la première strophe de leur sonnet, que le soir de leur rencontre, il lui débitait tout entier, dans le mouvement de la rue: Ma vie a son secret, mon âme a son mystère. Un amour éternel en un instant conçu. Le mal est sans espoir; aussi j'ai dû le taire. Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su. Le médecin marchait vers la porte l'antichambre. Il sortit sans regarder son collègue. Et Morisset grommela, après la première bouffée de sa cigarette: